

**ON NE VA PAS
SE QUITTER COMME ÇA ?**

Du même auteur

L'eau froide efface les rêves

Régine Deforges, 1989

Ancrage, 2000

Comment font les autres ?

Seuil, 1994

Rassurez-vous, tout le monde a peur

Seuil, 1999

Beau-fils

Seuil, 2003

Espace Nord n° 224

ARIANE LE FORT

ON NE VA PAS
SE QUITTER COMME ÇA ?

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-102526-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Sophie

L'amie d'Irène est morte un jeudi soir, peut-être était-ce le premier jour de vrai beau temps, sans vent, sans le moindre nuage. Irène était assise dehors avec Vincent, sur un vieux banc humide apposé contre le mur du jardin, quand le téléphone a sonné. Vincent s'est redressé et il a décroché, oh il se doutait bien de ce qui allait suivre, et pourtant sa tête a changé d'un seul coup.

– D'accord, merci...

Il a raccroché et il a dit :

– Gabriella est morte. Voilà... ça y est.

Comme si c'était utile. Comme si Irène avait été absente pendant ce bref coup de fil. Alors qu'elle était là, tout près. Debout à côté de lui.

Irène n'a pas bronché et Vincent n'a rien dit de plus. Ils ne sont pas tombés dans les bras l'un de l'autre, ils n'ont pas éclaté en sanglots, ils se sont juste rassis sur le vieux banc. On aurait dit des nouveau-nés. Des apprentis. Rien d'adapté, rien pour leur faciliter la tâche.

Ils sont encore restés quelques instants sur le banc, perplexes et fatigués, petits points de suspension avant la grande tourmente, puis Vincent s'est tourné vers Irène avec un sourire désolé qui le faisait paraître incroyablement seul.

– On attend la fin des *Tontons flingueurs*, non ?...

Là, il aurait bien pleuré. Il avait presque une voix d'enfant et on pouvait voir à cent mètres qu'il aurait adoré avoir un expert auprès de lui. Quelqu'un de renseigné. Quelqu'un qui aurait une notion exacte des priorités à suivre en pareil cas.

Irène a levé les yeux vers la maison où la lumière de la télé éclairait les deux fils de Gabriella et Vincent. On les voyait à peine dans la lueur bleutée, mais la fenêtre ouverte sur le jardin laissait passer quelques bribes de la bande-son du film, et le rire du petit Henri, dont tout le corps se balançait d'avant en arrière tandis que son

frère aîné se tenait calmement dans le fond du canapé, les mains nouées dans le cou.

– On attend... On n'est pas à deux minutes.

Qu'est-ce que ça changeait ?

Vincent, à son tour, a tourné la tête vers la maison. Cette vision de ses deux enfants, là, c'était quelque chose. Le plus terrible de tout. Leur paix allait être saccagée.

– Ça peut même attendre demain, tant qu'à faire...

Il a eu un petit rire dont il se serait volontiers dispensé, mais bon, voilà, c'était trop tard, le rire avait jailli. D'ailleurs, Irène ne s'en formalisait pas, elle a ri avec lui, ils n'étaient plus à ça près. Putain, quelle journée. Déjà, ils n'en pouvaient plus.

Ils ont attendu en silence que le film se termine en souhaitant évidemment qu'il ne finisse jamais. Ils sentaient le trac monter, Irène en avait mal au ventre. Le jardin baignait à présent dans la nuit, le gros cerisier en face d'eux n'était plus qu'une ombre noire.

– *Les Tontons flingueurs...* C'est vieux comme le monde.

– Ça les amuse. J'achète plein de vieux DVD. Louis de Funès, des trucs comme ça, ça les fait rigoler...

ON NE VA PAS SE QUITTER COMME ÇA ?

Depuis que la nuit les entourait ils parlaient à voix plus basse encore, malgré les bruits du film qui masquaient tous les sons. Irène avait envie de poser sa main sur la cuisse de Vincent mais elle n'a pas bougé.

– Faudrait prévenir les gens.

– Laisse-moi cinq minutes. Juste cinq minutes...

Vincent s'est étiré, il a fini par se lever pour s'approcher de la fenêtre, évaluer le temps qui restait du film, valait mieux que ça se termine, après tout, valait mieux en finir. Il devenait de plus en plus électrique, la peur envahissait toute sa cage thoracique. Il a enfoncé ses mains dans ses poches et il est rentré dans la maison.

Irène est restée sur le banc. Il était vingt-deux heures, peut-être un peu plus tard, et l'air avait fraîchi mais elle ne sentait pas grand-chose. Pas faim, pas soif, pas froid. Il y avait juste le temps qui coulait différemment, qui semblait plus épais, d'une consistance telle qu'il n'y avait rien à faire, à part rester collé dedans.

Elle était arrivée vers seize heures à la gare de Bordeaux. Vincent l'attendait sur le quai, avec ses larges épaules qui le portaient vers l'avant comme s'il cherchait en permanence de l'argent par terre. Il avait, pour l'accueillir, souri du même sourire doux et chagriné qu'il venait d'esquisser quelques instants plus tôt, et Irène en avait été tout émue.

– Elle t'a attendue...

C'était une façon de parler, rien de plus. Juste une façon de dire qu'elle n'était pas morte avant son arrivée. Gabriella ne l'avait pas attendue, à vrai dire. Elle n'avait attendu personne, Irène ne se faisait aucune illusion. Mais elle a suivi Vincent dans le souterrain de la gare avec un nouveau courage, en éprouvant, en plus du reste, un élan de gratitude pour cet homme qui faisait tout son possible.

Il a conduit en silence pendant quelques centaines de mètres. Irène était déjà venue trois semaines plus tôt et c'était comme si l'heure qu'elle avait passée alors avec lui se poursuivait après un court entracte. Après un moment, il a tout de même dit :

– Elle est inconsciente depuis midi. Je ne sais pas si elle entend. Mais elle a une façon de respirer, tu verras, toutes les quelques secondes, y a un truc qui se passe... comme un cri qu'elle pousse. C'est un peu effrayant.

Il a encore eu son drôle de sourire d'homme largement dépassé. Gabriella et lui étaient séparés depuis presque deux ans, mais Irène s'est tout à coup demandé quel était, à cet instant précis, son degré de détachement. Elle a ouvert la bouche. Et puis elle l'a refermée, elle n'avait pas envie de dire quoi que ce soit. Ils venaient

ON NE VA PAS SE QUITTER COMME ÇA ?

de traverser le rond-point et la masse blanche de l'hôpital se dessinait juste après. Il allait falloir désormais compter avec lui, Irène ne pourrait plus jamais penser à Gabriella sans avoir dans les yeux ce grand paquebot à quai.

La lumière dans la maison a tout à coup changé, *Les Tontons flingueurs* étaient terminés, apparemment. Vincent venait d'allumer le petit lampadaire à l'abat-jour rouge et ça n'avait plus rien à voir. Irène a eu un haut-le-cœur. Elle s'est levée de son banc, les fesses humides et les jambes pas très sûres. Elle a tourné le dos à la maison et elle a marché jusqu'au fond du jardin, où elle s'est appuyée contre le mur, pleurant sans faire de bruit, sur les enfants de Gabriella, sur le bordel et le gâchis, et sur l'ironie amère qui flottait par-dessus, comme une nappe de brouillard sur un champ. On y était. Pas de doute, Gabriella était morte. On y était. Gabriella pouvait toujours laisser planer l'illusion, ou faire comme si de rien n'était. Elle était morte.

C'était un prénom dangereux, difficile à porter. Peut-être simplement à cause de ce « a » en bout de course qui imposait une certaine élégance, une délicatesse de sylphide. Mais comment des parents pouvaient-ils présumer d'une telle chose ?

La première fois qu'Irène l'a vue, Gabriella s'échinait à faire chanter une soixantaine de cadres français de chez Thomson, totalement satisfaits et goguenards, qui se rendaient à l'hôtel Méridien de Dakar. Elle était toute seule debout à l'avant de cet autocar rempli d'hommes en chemises à manches courtes, elle portait un short blanc, des sandalettes dorées qui lui faisaient des pieds ravissants, elle était blonde et drôle, pleine de grâce et d'un enthousiasme qui ne semblait même pas forcé. Pour tenir son micro, elle gardait un petit doigt en l'air et,

de l'autre main, elle battait la mesure avec une énergie invitant au respect, tandis que les soixante types s'époumonaient en chœur. Heureux. Virils. Une ambiance de match de foot, de colonie de vacances. Ou de fin du monde. Que chantaient-ils, déjà ? Un truc ahurissant... *La Pêche aux moules*... oui, ça ne volait pas plus haut que ce niveau-là, mais Gabriella ça n'avait pas l'air de la gêner, elle semblait se donner tout entière à cette chanson ridicule. Prête à tout. Professionnelle.

Irène assistait à cette scène, la bouche ouverte et les yeux ronds. Elle n'avait jamais rien vu de pareil. C'était un des participants à cette foire Thomson, rencontré au marché de M'Bour le matin même, qui lui avait proposé de prendre le car avec eux. « C'est gratuit, y a des sièges libres, vous irez plus vite qu'en taxi-brousse. Et puis y a la clim. » Imparable. Mais rien n'est jamais gratuit. Sitôt assise dans le car, Irène l'avait compris. Séparément, ces soixante types étaient sans doute inoffensifs, mais tous ensemble, ils étaient à pleurer. Bien sûr, Gabriella n'était pas étrangère à tout ce cirque. On aurait dit une écuyère gracile éperonnant un cheval de trait. Un coquillage égaré au milieu d'un plat de moules. Elle portait bien son nom, ça ne faisait aucun doute.

C'est un peu avant l'arrivée à Dakar que Gabriella a invité cet homme à la rejoindre à l'avant du car. Vincent. Troisième rangée à gauche, de l'autre côté de l'allée centrale. Baraqué et timide. Il semblait avoir envie de tout sauf de chanter, là, devant tout le monde. Mais qu'aurait-il pu faire d'autre ? Dire non ? Se cacher sous le siège ? Il s'est levé avec l'assurance de celui qui ne s'attend à rien de bon et Irène l'a suivi des yeux avec appréhension. Dommage. Elle commençait juste à se détendre, elle s'habitueait presque. Et puis, on dira ce qu'on voudra, la clim c'était un don du ciel. Elle voyageait depuis bientôt trois semaines, c'était sans doute la pire période de l'année pour visiter le Sénégal, il faisait une chaleur à tomber. Certaines nuits, Irène avait l'impression de dormir dans une caisse scellée, un caveau hermétiquement fermé. Et depuis quelques jours elle se demandait jusqu'à quel âge elle allait continuer à prétendre qu'elle aimait voyager de cette manière inconfortable, aléatoire. Elle a soudain éprouvé le désir irrépressible de passer la nuit dans un lit de l'hôtel Méridien, de sentir ses pieds s'enfoncer dans une bonne vieille moquette, et de ne plus s'occuper de rien.

Vincent se tenait à présent debout dans l'allée centrale à côté de Gabriella. Il avait une mine à la fois piteuse

ON NE VA PAS SE QUITTER COMME ÇA ?

et débordante de bonne volonté. Il a pris le micro que Gabriella lui tendait du bout des doigts et il a entonné d'une voix blanche *Sur le pont d'Avignon*. Dehors le soir tombait et le bus approchait des faubourgs de Dakar. Il régnait sur les trottoirs une animation folle qui n'intéressait personne. Dehors n'existait pas. Tous les hommes de cet autocar avaient les yeux rivés sur Vincent qui chantait, comme s'il ne se passait rien de plus intéressant sur la terre ce soir-là.

Il était dix heures du soir et la chaleur avait à peine baissé. Le bar de l'hôtel Méridien était sans doute le seul endroit frais dans la ville tout entière mais il était si exigü qu'Irène a fini par rejoindre les autres, un petit groupe de six ou sept. Ils étaient beaucoup plus calmes que dans l'autocar, ça n'avait plus rien à voir. Un autre monde. On était de retour vers la civilisation. Ils semblaient, chacun de son côté, avoir repris possession d'eux-mêmes, de leur fonction de cadre, si on faisait abstraction des chemises à manches courtes qu'ils portaient tous, encore, comme s'il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Irène avait, en arrivant, monté son bagage dans sa chambre, qui était exactement comme elle l'avait espéré : semblable à toutes les autres, fonctionnelle et sans

charme. Il n'y avait, pour l'occuper, pas le moindre effort à fournir.

Elle a commandé un vin blanc avant de s'asseoir sur un des poufs du bar, elle a reconnu Vincent dans son voisin de gauche.

– Vous avez survécu... bravo... À votre place je serais morte.

Vincent a ri.

– J'ai horreur de ce genre de trucs mais il paraît que ça fait partie du jeu !

Sa chemise lignée bleu et blanc lui donnait l'air un peu compassé mais il avait un sourire engageant. C'était le genre de type qui avait la juste intention d'être heureux et qui, dans la foulée, ne souhaitait que votre bien.

– Vous continuez le voyage avec nous ?

– Non, j'ai un vol demain soir...

– Bruxelles ?

– Oui, Bruxelles...

– Vous y faites quoi ?

– Prof de géo.

Il faudrait qu'elle comprenne un jour pourquoi elle avait toujours un sourire désolé quand elle disait ça. Il n'a pas relevé, il a poursuivi :

– Je déménage bientôt dans votre coin...

– Pour de bon ?

– Je ne sais pas. Thomson décentralise. C'est l'occasion de voir un peu autre chose.

– Vous connaissez du monde ?

– Personne.

– Je vous laisserai mes coordonnées, si vous avez besoin d'une chambre d'amis, le temps de trouver autre chose...

– Vous feriez ça ? Excellent !

Il a ri encore, il a soulevé son verre, puis l'a reposé tout de suite sans même y tremper les lèvres, Gabriella venait d'entrer dans le bar et on aurait dit que l'air avait changé de densité. Vincent aussi, d'ailleurs, avait perdu sa transparence, il n'avait plus du tout envie de rire. Les autres, eux, l'avaient à peine vue arriver.

Elle s'est approchée du groupe, elle s'était changée, elle portait une robe toute courte, légère et souple, blanc cassé, au bas de laquelle courait une frise de coquelicots, et sous les coquelicots ses jambes étaient plus jolies encore que sous le short, fines, brunes et longues.

– Bonsoir...

Elle a souri, hésité un minuscule instant avant de s'asseoir sur un coin du pouf que Vincent occupait. Elle non plus n'était plus tout à fait la même, l'assurance

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2010. N° 102526 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE

